

Le bois de Renards

Andrée Maillet

Volume 11, Number 2, March–April 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillet, A. (1969). Le bois de Renards. *Liberté*, 11(2), 77–92.

*le bois
de renards*

andré maillet

C'est tout près de la petite paroisse de Sainte-Mathilde-des-Anges, dans le comté de Rouville, qu'on pouvait se promener dans le bois de Renards.

A cette époque lointaine où je ne savais que me gaudir et folâtrer à travers une existence vierge de méchefs, la campagne n'avait pas pour moi les attraits que je lui vois maintenant. Je dois cet amour de la nature à je ne sais quelle indifférente indulgence pour les hommes, qui m'est venue de la vie elle-même.

Or, en ce temps-là, vacances signifiaient campagne, et campagne, Sainte-Mathilde-des-Anges, village paisible et peu important. Je n'y retrouvais chaque année que l'ennui, compagnon de mes jeux, et Espérance, ma seule amie.

Cet été-là dont je veux vous parler, j'eus quatorze ans. Espérance Le Trouadec me donna un calepin de poche en faux maroquin, et un crayon automatique qui se brisa tout de suite.

— « Parce que tu aimes l'écriture » me dit-elle, en me tendant le petit paquet.

Après quoi, elle m'entraîna sur la route. Je la regardai. Elle s'était allongée depuis un an.

— « J'ai un beau secret à te dire » fit-elle à mi-voix, le nez par terre, comme si elle s'adressait à une sauterelle.

Les anciens d'Espérance venaient du Morbihan. Ils lui avaient légué des joues poupines, un sourire vague, des yeux verts et de gros cheveux très pâles, et droits comme du fil à toile. Espérance les retenait en arrière avec une barrette d'écaille et son front était hâlé.

— « Qu'est-ce que c'est, ton secret ? »

— « J'ai un cavalier » et elle s'arrêta, escomptant une forte réaction de ma part.

— « Moi aussi » dis-je vivement. « J'en ai cinq ou six qui viennent me voir en cachette au couvent. » C'était faux, mais il s'agissait de démontrer encore d'une manière transcendante, ma supériorité de citadine.

Néanmoins, cette fois-ci, Espérance ne se laissa pas éblouir.

— « Non » dit-elle. « Moi, c'est un vrai cavalier. »

Alors je renonçai à toutes rodomontades ; la chose était sérieuse.

— « Il va veiller chez vous ? »

Elle baissa de nouveau le menton, et m'expliqua avec des réticences étudiées que ses parents n'aimaient pas le jeune homme, et qu'elle le voyait en cachette.

— « En cachette ! »

Déjà je formais un plan de rencontre entre l'élu de son coeur et les parents Le Trouadec. Avec une éloquence qui m'émut moi-même et des phrases que je trouvais superbes, je le lui exposai. Mais quand elle m'eut bien écoutée, elle soupira.

— « Tu ne comprends pas. Tu es trop jeune. »

Ces paroles pourtant prononcées sans mépris, m'indignèrent, car Espérance avait à peine un an de plus que moi.

— « Ne te fâche pas » dit-elle. — « Je vais t'expliquer. Ma mère le hait à mort, et mon père m'a juré qu'il le tuerait et qu'il me battrait jusqu'au sang, si jamais nous étions vus lui et moi, ensemble.

Et devant mon expression horrifiée, elle sourit avec satisfaction, puis elle m'apprit le nom et l'état de son amoureux. C'était Gilles Ladouche, le nouveau commis de monsieur Garceau, le boucher.

— « Il est beau comme le pot long de marbre » affirmat-elle. Mais je ne compris pas.

— « L'aimes-tu ? T'aime-t-il ? »

— « On s'entend bien » répondit-elle avec un laconisme qui m'étonna.

— « Ah ? Le verrai-je bientôt ? Tu vas me le présenter, hein, ma belle Espérance ? »

Elle se mit à rire.

— « Et à tout le village aussi, peut-être bien ? Non, non. Mais quand ta tante commandera de la viande, il ira peut-être la lui livrer. Ou alors tu iras la chercher toi-même, et puis tu le verras. »

Je me pris à rire avec excitation. D'être ainsi mêlée à titre de confidente dans une intrigue sentimentale, me semblait le comble de la sophistication. Et puis cela me donnait une telle importance que j'envisageai le reste des vacances sans appréhension. Je ne m'ennuierai pas cette année pensai-je, car je partage un vrai, un grave secret, et la perspective de servir d'écran aux amours d'Espérance, me réjouissait fort.

Bras dessus, bras dessous, Espérance et moi traversâmes le village.

Mademoiselle Aloyse, organiste, bibliothécaire et maîtresse d'école, nous arrêta. Ses cheveux avaient toujours une belle ondulation permanente et luisante. Elle portait ses robes un peu plus longues et plus fermées que ne l'exigeait la mode, à cause de monsieur le curé Batrât qui était son parrain.

Espérance et moi allions chez elle de temps à autre. Nous nous asseyions sur des chaises trop molles. Et sur un piano droit, noir, vétuste et sculpté, entretenu avec vénération elle nous jouait de tendres mélodies américaines, dont l'infinie poésie et le rythme alangui ne parvenaient pas à toucher mon âme, mais qu'Espérance écoutait, les yeux perdus.

— « Tu as maigri » constata mademoiselle Aloyse, en m'examinant. « Reviens me voir demain. Je te donnerai un beau collier pour ton anniversaire. »

Je la remerciai d'avance et nous continuâmes notre route. Espérance ricana.

— « Encore un bijou que ta tante t'ôtera ! »

— « Ta tante t'ôtera ! » répétai-je, pâmée.

Il nous semblait que tout le village résonnait de nos rires.

Devant la porte des Le Trouadec, je me mis à crier :

« Gilles Ladouche ! Gilles Ladouche ! Qui tombe sur mon coeur ? Qui m'aime et qui m'aime pas ? »

Espérance mit sa main sur ma bouche.

— « Tais-toi » menaça-t-elle « ou je ne te dirai plus rien. »

A la maison, je furetai partout et m'enquis au moins dix fois de ce qu'il nous manquait.

— « Va chez l'épicier » dit enfin tante Hélène, étonnée de tant de prévenances, « et rapporte-moi une boîte de gros sel et un panier de haricots jaunes.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Et la viande ?

— Tu n'en manges pas le soir, que je sache et c'est demain vendredi. »

Déconfite, je me dis que je ne verrais pas le bien-aimé aujourd'hui. Mais quoi ? N'avais-je pas tout l'été ?

— « Je vais chez mademoiselle Aloyse. Elle a un beau cadeau pour moi.

— Encore un affreux micmac de verroterie, je suppose ? dit tante Hélène avec un soupir. « Puisqu'elle veut absolument t'offrir un présent, chaque année, que ne te donne-t-elle pas un livre ! »

— Cette fois-ci, c'est un beau collier. Tu me le laisseras porter, dis, ma tante ?

— C'est improbable, mais nous verrons. »

Cinq minutes plus tard, je me dirigeai vers le village dont notre demeure n'était éloignée que d'un quart de mille. La première maison de la rue principale était celle des Le Trouadec. Quand j'eus fait ma commission chez l'épicier, je m'arrêtai devant le perron de mademoiselle Aloyse et méditai quelques secondes. Continuerai-je jusqu'à la boucherie ? La maîtresse d'école mit fin à mes hésitations en paraissant sur le seuil de son logis, où elle me pria d'entrer.

Derechef, je m'assis sur l'une des chaises trop molles du petit salon trop sombre.

Et mon oreille perçut les mélodies banales et interminables que mon intellect se refusait à écouter.

— « C'est le destin » pensai-je, « qui m'empêche de voir ce garçon. Chaque fois que j'ai dans l'idée d'aller le reluquer, une chose survient qui contrarie mes plans. Ne forçons point le sort. »

A force de ne pas chercher les occasions de rencontrer le fameux Gilles, j'en arrivai à les fuir. Mon imagination travaillait. Lorsqu'Espérance et moi allions sur le chemin du roi, nous promener vers le bois de Renards, je lui décrivais le jeune homme, et chaque fois qu'elle tentait de faire une mise au point, je l'arrêtais d'un geste, tant je désirais garder intacte l'image que je m'étais créée de lui.

En petite fille solitaire, nerveuse, imaginative, je bâtissais des romans épiques dont il était le héros. Un chevalier travesti en garçon boucher.

L'été passait. Un jour que pour la centième fois peut-être, je questionnais Espérance sur ses rendez-vous clandestins, cherchant sans m'en rendre compte, les détails scabreux, elle me dit en me serrant la main.

— « Gilles veut se sauver avec moi. Il m'a dit que si je ne faisais pas ce qu'il voulait, il ne me reverrait plus. »

Elle se prit à pleurer.

— « Il t'abandonnerait ? Oh le méchant, le sans cœur ! » m'écriai-je.

Comme elle pleurait toujours :

— « Il faut t'en aller, mon Espérance » lui dis-je. « Tu prépareras un petit baluchon, et demain soir, à la faveur de l'ombre tu partiras avec ton bien-aimé. »

Elle secoua la tête et m'expliqua avec des phrases maladroites, que sans argent une odyssée pareille ne serait pas possible.

— « Qu'à cela ne tienne, je t'en prêterai. Je n'ai actuellement que vingt-cinq sous en disponibilité, mais je taperai papa demain soir, et désormais, toute ma fortune est à toi.

Sans compter que ton cher Gilles doit s'être ramassé un gros tas d'argent depuis qu'il gagne sa vie. Mais vous n'aurez pas à craindre la faim. Les cerises à grappe, les cenelles, les bleuets sont mûrs. Puis, il y a les feuilles de pourpier et de pissenlit pour la salade, les feuilles d'érable et les tiges de sarrasin. C'est sucré comme tout, une tige de sarrasin ! »

— « Je te remercie bien » dit-elle, « mais ça n'a pas de bon sens. »

Je haussai les épaules. La pauvre fille manquait vraiment d'envergure. Elle n'était pas débrouillarde pour deux sous. Ah ! Si j'avais été à sa place, aurais-je hésité un instant ? Cent fois non. C'est du moins ce que je croyais à ce moment-là.

Aujourd'hui, je sais que si les circonstances m'avaient placée en face d'un pareil dilemme, je me serais réfugiée après quelques larmes et quelques soupirs, dans une attitude douloureuse à l'égard de l'infâme. Je me serais certainement prise pour une victime de l'amour qu'un scélérat cherche à corrompre.

Les décisions finales, les résolutions extrêmes m'ont toujours effrayée. Encore à l'heure qu'il est je dois dire que l'audace n'est pas mon fait.

Je n'ai jamais cassé de vitres et je ferme les portes avec la plus grande précaution.

Jadis, mon imagination hardie compensait mon naturel pusillanime. Comme la plupart des gens timides, je me voyais volontiers, en rêve, dans les impasses les plus effroyables, surmontant les difficultés les plus inouïes.

Je rêvais de décorations extraordinaires, de médailles de sauvetage, de faits héroïques et d'actes patriotiques dont les journaux seraient pleins. Un jour, je sauvais d'une catastrophe, la princesse Elizabeth, et la famille royale me vouait une reconnaissance éternelle. Ou encore, j'assassinais un tyran et l'on me pendait tandis que mon nom devenait synonyme d'héroïsme à l'égal de Dollard des Ormeaux.

Hélas, on est comme on est. Un craintif devient rarement un héros, sauf dans les dessins comiques dont les yankees se réjouissent.

L'expérience a jeté un peu de raison sur mes songeries d'antan.

Dépitée du rire que provoquaient chez elle mes suggestions, je laissai Espérance et son énigme. Je rentrai chez moi.

Une des nombreuses chrysalides que j'hébergeai dans ma chambre devait, d'après mes calculs, se métamorphoser bientôt en papillon. Avec ma petite loupe, je les examinai l'une après l'autre.

La voix de ma tante, m'invitant au dîner, interrompit mes spéculations entomologiques. Il me souvient qu'après le repas, je montai à ma chambre pour y chercher un mouchoir. Il était environ sept heures et demie. A cause de papa qui revenait de la ville en fin d'après-midi, nous dinions une heure plus tard que les habitants. Le mouchoir empoché, je regardai distraitement dehors.

Et c'est là, que de ma fenêtre, pour la première et dernière fois, je vis Gilles Ladouche.

Je suis sûre que c'était lui. Il aidait Espérance à passer la clôture d'un pré où paissaient les bêtes aumailles.

Le champ séparait notre propriété du bois de Renards.

Le bois était petit.

Il tirait son nom de son premier propriétaire, d'aucun disaient qu'il y eut anciennement des renards en son ombre.

Ses propriétaires actuels s'y approvisionnaient l'hiver, de menu bois pour le poêle. Il n'était pas impressionnant, le bois de Renards, un mille carré peut-être, mais comme dans cette partie du comté, il régnait, seul de son espèce, on en faisait beaucoup de cas. Il avait acquis bonne renommée parmi la gent amoureuse ; et monsieur le curé Batrât, au sermon, le mentionnait souvent.

Qu'Espérance et son cavalier s'y rendissent, je n'en fus pas trop surprise. Mais l'aspect du Roméo m'étonna bien davantage. Quoi ? C'était pour ce médiocre garnement, court, trapu, souple et d'allure canaille que mon amie d'enfance s'étiolait ? Où était le héros, grand, beau, blond, que j'avais inventé ?

Maintenant, ils marchaient assez vite à travers le champ et se dirigeaient vers le bois. Le garçon avait son bras autour des hanches de la fille. Il eut un geste pour lisser ses cheveux gras et noirs que je voyais luire aux derniers feux du soleil.

Dans le tiroir de ma table, je pris le petit cahier de simili-cuir. J'y inscrivis en première page, cette phrase qui s'y trouve encore. Je ne me promènerais pas avec un sale bonhomme comme ce Gilles Ladouche.

J'étais sûre que le compagnon d'Espérance était le garçon boucher. Il y a des choses comme ça que l'on sent, que l'on sait, que l'on devine.

Au petit déjeuner, le matin suivant, tandis qu'en chantant, je grillais mon pain sur le rond du poêle, tante Hélène, d'un air détaché, me dit :

— Tu ne seras pas aussi gaie quand tu sauras que ton amie Espérance...

— Quoi c'est qu'elle a, Espérance ?

— On dit : « Qu'a-t-elle. » Hé bien, elle est partie de chez elle, Espérance.

— Avec qui ?

Cette question m'échappa et je m'en repentis.

— « Avec qui ? Pourquoi avec quelqu'un ? » demanda ma tante.

Sans répondre, j'ingurgitai mon café au lait et sortis aussi vite que je le pus. Chez les Trouadec, j'obtins les renseignements suivants : Espérance, sortie la veille au soir, vers les sept heures, n'était pas rentrée.

— « Sûr, il lui est arrivé malheur » sanglota la mère. « Ma pauvre Espérance a tombé dans un trou. »

Dans quel trou ? Il y avait bien des fossés le long du chemin du roi, et dans tout le village, un ou deux puits abandonnés. On fit des recherches, on examina tout, sans résultats.

Tant que durèrent les recherches, la pauvre femme ne fit que pleurer et répéter à tout venant qu'Espérance « avait tombé dans un trou. » Dans quel trou ? Quiconque eut la curiosité de le lui demander, n'en tira autre chose que « dans un trou. Elle est tombée dans un trou. »

Quand midi sonna, je m'inquiétai un peu. Espérance ne m'avait pas encore donné signe de vie. Vraiment, elle exagérerait ! Machinalement, je marchai jusqu'à la boucherie. De loin, je vis le boucher qui tirait un veau attaché à une longe. Il contourna l'échoppe et le mena en arrière, dans la cour qui servait d'abattoir.

Comme j'approchais de l'enclos, j'entendis le boucher Garceau crier :

— « Gilles, arrives-tu avec le maillet ? »

Le cœur me remonta dans la gorge. J'avalai péniblement ma salive. Espérance était donc partie seule ? Cela me parut improbable, impossible. Sans Gilles Ladouche, elle n'avait dans le monde aucune raison de quitter le foyer paternel. Était-elle revenue ? Sans doute.

En galopant, je retraversai le village, et me jetai dans les jambes du père Le Trouadec sortant de sa demeure.

— « Espérance est revenue ! m'écriais-je.

— Où ça ? Où ça ? Où est-elle ? bredouilla le pauvre homme étranglé d'espoir.

— Mais... ici ! Elle n'est pas ici ? »

Il me regarda mornement, sans me voir, sans comprendre, et s'en fut à l'église chercher le curé.

— « Alors, me dis-je. Elle est tombée dans le trou ! »

Mais je ne le croyais pas vraiment.

Deux jours se passèrent. A l'hospice, au couvent, à l'église, dans les maisons, l'on pria pour Espérance. Tout le village se trouva bouleversé. On alerta la police provinciale. On promit des récompenses, on organisa des battues. On apporta devant le conseil réuni, des hypothèses plus tragiques les unes que les autres.

Les plus vraisemblables furent étudiées. L'une d'entre elles, née peut-être des lamentations de la mère Le Trouadec, connut un semblant de succès : Espérance, frappée à mort par une voiture, gisait dans quelque fossé, à quelques milles du village, abandonnée par l'automobiliste homicide. Certains prétendaient même avoir assisté de très loin, à l'accident, et d'autres se rappelaient en partie du numéro de la licence de

la voiture. C'était, à n'en pas douter, une « drive yourself », série dix mille, affirmait Pit Carrière, l'engagé du forgeron.

Le troisième jour, tout le monde eut la certitude du malheur. Tout le monde savait qu'Espérance était morte. Personne ne fut surpris, lorsque vers huit heures du soir, une des équipes qui fouillaient les environs, la ramena sur une civière, et roulée dans une couverture.

Quant à moi, pas une seule minute, je n'avais songé à une tragédie. Et je n'avais pas ouvert la bouche pour raconter ce que je savais. J'aurais cru trahir Espérance. N'étais-je pas sa confidente ? N'avais-je pas juré de garder son secret ? Et je m'attendais à la voir réapparaître d'un jour à l'autre, dans l'embrasure de notre porte de cuisine. Elle me crierait :

— « Viens, vite. J'ai quelque chose à te dire. »

Mais ça n'est pas du tout comme ça que les choses se passèrent.

Je lisais tranquillement au fond du jardin, lorsque j'entendis un grand bruit qui venait de la route. Je courus porter mon livre dans la maison. Puis, j'allais ressortir, lorsque ma tante surgissant du dehors, me barra le chemin.

— « Reste ici » fit-elle doucement.

Je la regardai avec frayeur, et tout à coup, je compris.

— « Espérance ! » m'écriai-je, « laisse-moi passer ma tante, je veux la voir, je veux la voir ! »

Elle me retint par le bras. Je me débattis si bien que je me dégageai. Je courus chez les Le Trouadec. Une foule énorme se pressait à l'entrée. Tout le monde parlait à la fois, à voix basse.

— « Morte ? » Je ne le croyais pas encore.

— « Oui » me répondit quelqu'un.

Je saisis à travers les phrases dites sans ménagements, des mots étranges, tels que : crime, voyou, c'était effrayant, viol, plaies bleues sur le cou.

Comment ? Plaies bleues sur le cou ? Que voulait dire... ? Et à travers ce brouhaha, la pauvre voix fêlée de la mère Le Trouadec.

— « Ma grand' fille ! Ma grand' fille ! J'vous l'disais ben qu'elle avait tombé » hurlait-elle.

Alors, épouvantée, je m'enfuyai à toutes jambes.

A la maison, je grimpai dans ma chambre et me jetai sur mon lit. Je grelottais comme si je venais de prendre un bain glacé.

Mon père rentra peu après. Il dit à ma tante :

— « Je viens de la voir. La pauvre enfant. Quelle abomination ! On l'a ramassée dans le bois de Renards, sous un tas de feuilles ; de branches et de feuilles. Sans les chiens, on ne l'aurait peut-être jamais retrouvée. »

Sans les chiens, les chiens, les chiens. Je répétais bêtement : les chiens. De là-haut, j'entendais tout ce qui se disait en bas.

Mon père vint me trouver.

Dès que je le vis, si bon, si tendre, si prêt à me consoler, je me jetai dans ses bras : mon coeur éclatait.

— « Papa ! Papa ! C'est tout de ma faute, ma faute ! Je le savais et je n'ai rien dit parce que c'était un secret. Je le savais. Je le savais. »

Il s'assit dans la chaise berçante et me prit sur ses genoux. Il me dorlota comme un petit bébé.

— « Allons ma chouette. Calme-toi. C'est un accident. Un malheureux accident. Tu n'y es pour rien ma mignonne. Pourquoi serait-ce de ta faute ? qu'est-ce que tu savais ?

— Je savais qu'elle voulait se sauver avec lui, Gilles Ladouche. Elle a des marques bleues sur le cou. Je les ai vus ensemble, le soir qu'elle a disparu. Que lui a-t-il fait ? Ils se sont promenés dans le bois de Renards. Nous y allions souvent quérir des bleuets. Papa, je les ai vus, le soir, après souper. Il l'a tuée. Oh ! ma pauvre Espérance. »

Tel est à peu près, le discours décousu que je tins à mon père ce soir-là. Il ne parut pas y attacher d'importance. Il me berça longtemps, jusqu'à ce que brisée de fatigue, je m'endorsse.

Le lendemain, je m'éveillai tard dans la matinée. Tante Hélène m'apporta un bol de café et des petits pains chauds qu'elle venait de sortir du four. Mon père vint me voir et

s'assit au pied de mon lit. Quand j'eus fini de manger, il me parla tranquillement.

« J'ai beaucoup songé à ce que tu m'as raconté hier soir, me dit-il, à propos d'Espérance et du jeune Ladouche. Ce matin, je me suis livré à une petite enquête, bien discrète, mais concluante. Le boucher est formel. Il m'assure qu'à sept heures et demie du soir en question, Gilles Ladouche était en commission chez les Labelle. Il est revenu à l'échoppe avant huit heures. Madame Labelle a reçu sa commande, et les Ladouche ont vu rentrer leur garçon vers les neuf heures. Il revenait directement de la boucherie et s'est même couché plus tôt que de coutume.

Au moins trois personnes ont aperçu le jeune Ladouche dans le village, entre sept et huit heures du soir. De plus, les Le Trouadec m'ont assuré qu'Espérance avait une antipathie incompréhensible pour le jeune homme ; quant à eux, ils le tenaient pour un brave garçon qu'on voyait rarement dans ce bout-ci de la rue.

Il aurait pu aller au bois de Renards en passant par les terres, c'est vrai. Peut-être bien même qu'il aurait eu le temps, en se dépêchant, de violer et d'assassiner Espérance. Il faudrait le prouver. Si on l'accuse, lui, on pourrait aussi accuser bien d'autres jeunes gens du village, tous ceux qui ne pourront répondre de leur temps minute par minute.

Ainsi donc, Espérance m'avait menti. Voulant corser encore son aventure, elle avait inventé une histoire d'interdiction paternelle, de désobéissance. Il ressortait de l'enquête de mon père, que non seulement les Le Trouadec ne lui avaient pas défendu de voir le garçon boucher, mais qu'ils auraient été contents de la chose.

Je décrivis Gilles Ladouche tel que je l'avais vu.

— « Il est bien comme tu dis. Tu l'auras rencontré à la messe, ou dans la rue, et tu le confonds avec l'individu qui accompagnait Espérance le soir de sa disparition.

— Non, non je t'assure papa.

— Voyons ma petite chouette, dit-il. Tu ne peux pas faire pendre un homme en jurant que tu l'as reconnu, de ta fenê-

tre, au crépuscule. Surtout un homme que tu ne voyais que peu souvent. »

Que pouvais-je répondre à cela ? Il n'y avait rien à dire, rien à faire. On jetterait le blâme sur l'un des vagabonds qui parcourent la région durant les beaux mois.

On ne le retrouverait pas, évidemment, le forfait resterait impuni.

Je torturai mon cerveau afin de trouver une solution. Bientôt la tête me fit très mal. La nuit suivante, j'eus un cauchemar horrible, entrecoupé de vides, et d'élançements dans le crâne.

Tout le village se réunit dans ma chambre. Papa, tante Hélène, Josette la bonne, les Le Trouadec, Espérance elle-même avec ses grands yeux vert eau, et Pit Barrière. Je reconnaissais aussi Mademoiselle Aloyse, le boucher Garceau, Monsieur le curé Bâtrat, tout le monde. Mais que faisait donc ici le docteur Rinfret ? Car c'était lui surtout que je voyais. Et j'entendais beaucoup de carillons, des cloches, des sifflements.

Alors, un jour, je m'éveillai dans une jolie chambre. Il y avait des fleurs, des roses rouges, des oeillets blancs. J'étais dans l'un des meilleurs hôpitaux de la grande ville. Je relevai d'une commotion cérébrale.

Mon père m'emmena dans le nord dès que je pus marcher un peu. Tante Hélène et Josette nous y rejoignirent bientôt. Je repris mes études quatre mois plus tard.

Et jamais je ne retournai à Sainte-Mathilde-des-Anges.

Cinq années s'écoulèrent. Je rencontrai fortuitement à Montréal, un visage qui ne m'était pas inconnu : celui de Mademoiselle Aloyse. Je lui dis mon nom et elle me reconnut et me fit un bel accueil. Elle m'apprit qu'elle était depuis trois ans Madame docteur Rinfret. Je la félicitai chaleureusement et lui demandai des nouvelles de Sainte-Mathilde. Elle répondit complaisamment à mes questions.

— « Et Gilles Ladouche ? dis-je.

— Je ne savais pas que vous le connaissiez. Il est marié. Oui. Avec, attendez donc, une demoiselle Parenteau. C'est ça, une des filles de Nazaire Parenteau, un gros cultivateur.

Il est même père de famille, Gilles, il a déjà deux, trois enfants je crois bien. Ça il n'a jamais été un élève très brillant par exemple. »

Père de famille !

— « Et le bois de Renards ?

— Mais oui, le bois de Renards. J'allais justement vous en parler. Bien, le bois de Renards où nous faisons de si gentilles promenades, il n'existe plus, ma chère enfant. »

Je n'en fus pas étonnée. Le bois de Renards n'existait plus voilà tout.

— « Une négligence de la part d'un pique-niqueur, ou d'un chasseur, sans doute. Toujours est-il qu'il a pris feu. Et l'on a même craint un moment pour l'ancienne maison de votre tante. Après l'incendie, qui a complètement détruit le bois, les propriétaires ont séparé le terrain en trois lots qu'ils ont vendus séparément. Vous ne reconnaîtriez pas l'endroit ma belle. »

Et elle ajouta avec une pointe de mélancolie :

« C'est quand même dommage ! Un si joli bois. »

Espérance est morte. Le bois de Renards a brûlé. Que reste-t-il de toute cette histoire ?

Pas grand chose sinon que la justice humaine dépend du jugement humain.

Il ne faut pas y compter.

Une seule chose est vraie :

C'est toujours le destin qui a raison.